

CULTURE/

«SMILE» le sourire figé de Brian Wilson

A partir de ce lundi, «Libé» raconte les histoires heureuses ou tragiques, de grands artistes cloîtrés. Après avoir enluminé l'hédonisme sixties, le génie des Beach Boys a mis trente-huit ans à finaliser ce qui devait être son chef-d'œuvre, entre réclusion physique ou mentale, drogues et errements.

Par
MATTHIEU CONQUET

«**J**e veux rester à la maison et écrire des chansons.» Dans sa singulière biographie *I Am Brian Wilson*, traduite en 2018 en France, le compositeur, arrangeur et producteur des Beach Boys rappelle ce moment crucial, au début de l'année 1965, où il a convaincu ses frères de partir en tournée sans lui. «*Je veux rester à la maison et écrire des chansons.*» Le mot «maison» reviendra dès lors toutes les deux pages, ou presque, dans le livre. Ce sont ses frères Dennis et Carl, leur cousin Mike Love, ainsi qu'Al Jardine et Bruce Johnston qui assureront l'essentiel des concerts des Beach Boys à travers le monde, quand Brian restera chez lui ou en studio pour travailler, tentant de dominer les voix qui se succèdent dans sa tête. Pour comprendre ce besoin impérieux d'isolement, il convient de revenir un petit peu en arrière. En 1964, année riche pour Brian Wilson : les Beach Boys ont enregistré quatre albums, en entier ou en partie, donné plus de 100 concerts, ils sont enfin numéro 1 pour la première fois avec *I Get Around*. Côté

intime, Brian vient d'épouser Marilyn, elle a 16 ans, il en a 22. Au Santa Monica Civic Auditorium, en octobre, les Beach Boys participent à un ciné-concert devenu mythique, le T.A.M.I. Show, aux côtés de James Brown, des Rolling Stones et de Chuck Berry. Brian côtoie ses idoles comme Smokey Robinson et les Supremes, rivalise presque avec Phil Spector. Mais à la fin de l'année, dans l'avion qui les emmène à Houston pour un concert, Brian fait une crise. «*Pour moi, j'ai perdu connaissance. Pour tous les autres, je me suis mis à hurler et à me tenir la tête, et je suis tombé dans le couloir.*» Brian obtient donc de rester seul, même son père Murray, impresario impitoyable, s'éloigne. C'est le début de la période bac à sable, littéralement. «*Je voulais expérimenter plusieurs façons d'écrire. Alors j'en ai amené un dans le salon et je l'ai fait installer autour du piano. Ça n'a l'air de rien mais cet environnement m'aidait à avoir des idées. [...] J'étais complètement enfermé et concentré. Je savais exactement ce que les voix devaient donner et la façon dont elles étaient superposées, comme les couvertu-*

res sur un lit.» La métaphore domestique est aussi simple que profonde pour Wilson, qui ne trouve son équilibre que dans un espace parfaitement maîtrisé. La place accordée à un vieux fauteuil bleu plusieurs fois retapissé, décrit comme son «*poste de commandement*» devant la télévision, en dit long.

«*Je suis resté à la maison et j'ai écrit. Au début, c'était génial. Je travaillais sur quelques chansons dont je pensais qu'elles repousseraient vraiment les limites de la musique. Elles sont devenues des albums: The Beach Boys Today! et Summer Days (And Summer Nights!), et aussi Pet Sounds, et ensuite Pet Sounds a donné SMILE, et enfin SMILE n'a rien donné de plus.*» Fin de la série magique.

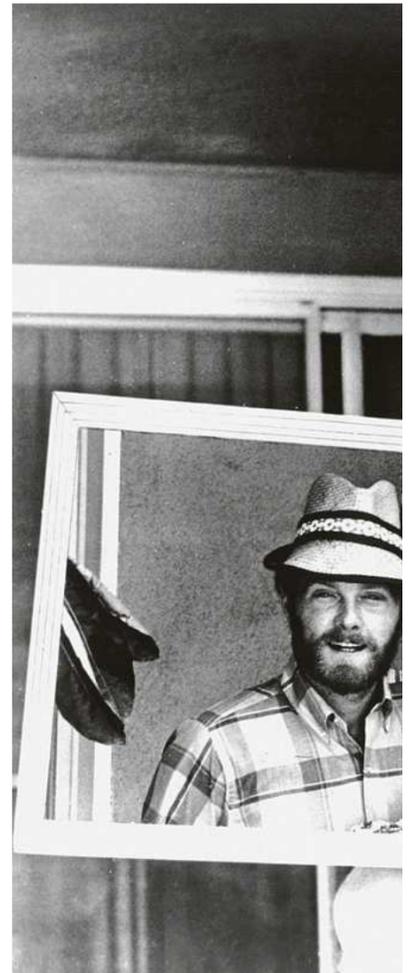
QUELQUE CHOSE S'EST BRISÉ

A partir de là, les réussites de Brian Wilson seront plus éparées. Bien sûr, il y aura d'autres albums des Beach Boys, comme le joli *Friends* (1968), où le confinement apparaît comme une thématique dans la chanson *Busy Doin' Nothin'* ou encore *Wild Honey*, où la voix de son frère Carl s'affirme. Brian compose et arrange même l'ensemble de *Spring* en 1972 pour le groupe de sa femme, Marilyn. Mais quelque chose s'est brisé.

En 1966, tout avait pourtant bien commencé pour ce qui devait devenir le onzième album studio des Beach Boys. A commencer par

l'immense réussite du titre *Good Vibrations*, suivi des premières versions de *Heroes and Villains*, début de

la collaboration tant souhaitée avec le parolier et arrangeur Van Dyke Parks. L'ambition des orchestrations, les idées paraissent sans limite. Pour *The Elements: Fire*, inspiré de la vache de M^{me} O'Leary qui aurait provoqué le grand incendie de Chicago en 1870, Brian demande aux musiciens de venir au studio



avec des casques de pompier, il fait brûler quelques bûches pour «*créer l'ambiance*». Pour l'enchanteresse mélodie de *Child Is Father of the Man*, Brian dit s'être inspiré des écrits du psychiatre Karl Menninger. Il veut parler de santé mentale dans une chanson pop, «*de la connaissance de soi pour réussir à faire de bonnes choses dans le monde*». Certains se demandent si la folie de l'œuvre envahit Brian ou l'inverse.

Au contraire de l'objet entièrement cohérent de *Rubber Soul* des Beatles, qui avait tant impressionné les Beach Boys, les nouveaux hymnes sortent au compte-gouttes et leur compositeur en chef peine à finaliser l'écrin qui doit les accueillir. Le coup de grâce vient, selon la légende, d'une visite de Paul McCartney aux studios au mois d'avril. Venu participer au titre *Vega-Tables* (Brian Wilson utilisera comme percussions le son de Paul McCartney en train de mastiquer du céleri),

**CHEF-D'ŒUVRES
CONFINÉS (1/6)**



Paul évoque avec enthousiasme le prochain album des Beatles, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, et fait écouter la démo de *She's Leaving Home* au piano. Brian Wilson aurait-il alors pris la mesure de l'avance prise par ses rivaux favoris ? Après deux ans (une éternité à une période aussi prolifique) de

Après deux ans de réarrangements, de promesses repoussées, le projet de sa «symphonie adolescente adressée à Dieu» sera finalement abandonné au printemps 1967.

réarrangements successifs, de promesses repoussées, le projet de sa «symphonie adolescente adressée à Dieu» sera finalement abandonné au printemps 1967. *SMILE* – qui devait s'écrire tout en lettres capitales à l'exception du «i» car s'agit d'oublier son ego – ne verra donc jamais le jour dans sa version originale, en tout cas pas quand beaucoup espéraient.

HÉROS ET VILAIN

Dans le beau film *Love & Mercy, la véritable histoire de Brian Wilson des Beach Boys* (2015) le réalisateur Bill Pohlad reconstitue avec une justesse éblouissante la vitalité des séances d'enregistrement de l'album maudit, l'harmonie de ses voix célestes, jouant du contraste, des années plus tard, avec l'image catastrophique d'un adulte gavé de médicaments, enfermé chez lui et désormais sous l'emprise d'un psy maniaque. Le salut viendra de

l'amour, réel et durable, de Melinda Ledbetter, qui deviendra Melinda Wilson. Face à un John Cusack paumé, le personnage joué par Elizabeth Banks interroge la star sous tutelle : «C'est vrai que vous avez passé deux années sans quitter votre lit ? – Non. Plutôt trois. Enfin, c'est ce que je dis aux gens.»

Pour une fois la fiction reste en deçà de la réalité racontée par les témoins : pendant plusieurs années Brian Wilson oscille entre réclusion et torpeur, il dépasse les 120 kilos, vit en bas de pyjama, erre comme un zombie. Le héraut de la culture surf et des hot-rod a tout essayé, abusé de tout, il ressemble désormais à un légume. Le parallèle avec le fondateur et âme initiale de Pink Floyd, Syd Barrett, est tentant. Mais l'isolement radical et définitif de ce dernier se distingue des errances du Beach Boy. Certes, génie créatif, drogue et maladie mentale composent très vite l'épais paravent

Les Beach Boys à Los Angeles vers 1967. Brian Wilson tient un miroir dans lequel se reflètent les autres membres du groupe. PHOTO BY MICHAEL OCHS ARCHIVES. GETTY IMAGES

qui les isolera du monde. Mais Brian Wilson, annoncé sur le retour 100 fois, fera plusieurs apparitions – espoirs souvent déçus – au cours des années 80 et 90. Tandis que Syd, après l'éblouissant *Barrett* de 1970, ne retournera plus jamais en studio, se murant dans le silence et vivant reclus dans la maison de sa mère à Cambridge, jusqu'à sa mort en 2006. Brian, lui, fera des allées et venues dans la lumière.

GOOD & BAD VIBRATIONS

A la lumière d'une discographie pleine de sommets et de gouffres (le caricatural *Fifteen Big Ones* de 1976 ou encore *Keeping the Sun Alive* en 1980), la vie de Brian Wilson semble faite d'enfernements successifs. Confiné dans la peur d'un père qui le battait (les coups au visage reçus très tôt sont probablement à l'origine de sa surdité partielle, 96 % de l'oreille droite), des maisons de disques qui réclament avec insistance un nouveau succès, des drogues et de la maladie mentale, du Dr Eugene Landy qui réglera un temps ses problèmes avant de le soumettre pendant neuf années au traitement de choc de ses «vitamines», l'isolant du reste du monde, y compris sa famille.

«Recommence!» Le mot d'ordre si souvent hurlé par son père, qu'il s'agisse de tondre la pelouse ou de composer un autre tube, aura servi de mantra au perfectionnisme maladif de Brian Wilson. Après avoir abandonné tout espoir de finaliser ce qui devait être son chef-d'œuvre, une série d'éclaircies va permettre à l'album inachevé de voir enfin le jour, sur une scène en 2004. Pour tout recommencer. Réinterprété par de jeunes musiciens qui accompagnent Brian Wilson, un large *SMILE* parcourt les salles de concert, de Londres à Los Angeles. Et l'auteur de *Good Vibrations* de résumer son rapport paradoxal à la scène, si redoutée et pourtant : «*Que je m'y sente bien ou non, c'est un endroit où je peux être moi-même.*» Reclus chez lui ou sur scène, le musicien doit répondre aux attentes du public quand ce n'est pas aux questions des journalistes ou de son entourage. Une réflexion dans cette biographie résonne particulièrement en ces temps d'enfermement subi et d'angoisses du genre FOMO («Fear of Missing Out», soit la hantise de passer à côté de quelque chose) : «*Je n'appréciais pas les questions sur les raisons de mon absence. Pour moi, je n'avais pas été absent. J'avais eu raison d'être là où j'avais été tout ce temps.*»

I AM BRIAN WILSON par BRIAN WILSON et BEN GRENNMAN version française traduite de l'anglais (Etats-Unis) par Pernelle Gautier, éd. du Castor astral, 2018.

Deuxième volet de notre série mercredi : «Cinéma d'appartement et aventures immobilières»